

à Québec, le huit mars 1666, à Anne Rivet, native de Saint-Gervais, au diocèse de Séz. Fixé d'abord à la Sainte-Famille, dans l'île d'Orléans, il était assez âgé quand il se décida à établir ses enfants à la Rivière-Québec, pour aller lui-même mourir, quelque temps après, à Sainte-Anne de la Pocatière, où sa lignée est aujourd'hui plus nombreuse que dans notre paroisse.

Le tableau suivant est un relevé fait d'après les registres des nouvelles familles arrivées de 1681 à 1690 :

NOMS ET SURNOMS	PAROISSE	DIOCÈSE	PROVINCE
Guillaume Lissot Anne Pelletier	St. Pierre-la-Gravelle Québec	Lisieux Québec	Normandie Nouvelle-France
René Ouellet Anne Rivet	St. Jacques du Haut-Pas St. Gervais	Paris Séz	Ile-de-France Normandie
Jean Pelletier (1) Marie-Anne Huot	Québec L'Ange-Gardien	Québec Québec	Nouvelle-France Nouvelle-France
Jean Lebel (2) Anne Soucy	Château-Richer Sainte-Famille	Québec Québec	Nouvelle-France Nouvelle-France
Pierre Emond Agnès Grondin	St. Louis-de-Pochefort Beauport	Saintes Québec	Saintonge Nouvelle-France
Mathurin Dubé (3) Anne Miville	Sainte-Famille Québec	Québec Québec	Nouvelle-France Nouvelle-France
Jean Mignot dit Labrie Marie-Saintes Bouchers	St. Germain de la Seine Sainte-Famille	Sens (en Brie) Québec	Bourgogne Nouvelle-France
Noël Pelletier (4) Madeleine Mignot	Québec Québec	Québec Québec	Nouvelle-France Nouvelle-France
René de Lavoye (5) Marguerite Bouchard (6)	St. Anne de Beaupré Château-Richer	Québec Québec	Nouvelle-France Nouvelle-France
Jean Grondin Saintes Mignot	St. Marie de Brouage Québec	Saintes Québec	Saintonge Nouvelle-France
Jean Gauvin Marie-Madeleine Trotier			
Pierre de Saint-Pierre Marie Gerbert	Château-Richer	Québec	Nouvelle-France
Nicolas Durand Marie Renouard	Cherommet St. Nicolas-des-Champs	Angoulême Paris	Angoumois Ile-de-France
François Autin Marie Boucher			
Sébastien Bonin Marie Grondin			

- (1) Famille originaire de Saint-Pierre de Galardon, en Beauce.  
(2) Famille originaire de Dynville, au diocèse de Rouen.  
(3) Famille originaire de la Chapelle Detrer, au diocèse de Luçon.  
(4) Petit-fils de Guillaume Pelletier, de Brécé, au Perche.  
(5) Fils de René de Lavoye de Saint-Maclon de Rouen.  
(6) Veuve de Jacques Thiboutot.

Ces quinze familles nouvelles ne devaient pas être les seules dont s'était augmentée la population : car il est difficile de supposer que toutes apparaissent dans les registres : quelques-unes, sans doute, n'ont dû être mentionnées qu'un certain temps après leur arrivée. En ajoutant donc quelques familles aux vingt-cinq dont la présence est constatée par le recensement de 1681, et par les registres, on arrive à une population qui dépassait cent âmes ; car on atteint au-delà de ce chiffre en ne comptant que les personnes inscrites aux registres (1).

C'est parmi cette population que l'abbé de Francheville recruta la petite armée avec laquelle il repoussa les Américains en 1690. Le nombre des hommes en état de porter les armes, qu'on peut indiquer avec certitude parmi cette population, s'élevait à trente-neuf combattants, dont voici les noms : François et Joseph Deschamps, fils de M. de la Bouteillerie ; Robert Lévesque, Pierre Hudon, Charles Miville, Jean Miville, Guilleran Boucher, et ses deux garçons, Pierre et Philippe ; Michel Bouchard et ses trois fils, Etienne, François et Pierre ; Pierre Dancosse, Joseph Renault et son fils Joseph, Guillaume Lissot et son fils Claude, René Ouellet et cinq de ses enfants, Abraham, Mathurin, Grégoire, René et Joseph ; Jean Pelletier, Jean Lebel et son garçon, Jean-Baptiste ; Pierre Emond, Mathurin Dubé, Jean Mignot dit Labrie, Noël Pelletier, Jean Gauvin et son fils Jean, Pierre de St. Pierre, Nicolas Durand et son fils Nicolas, François Autin, Sébastien Boivin et Jean de Lavoye.

La plupart de ces hommes, sinon tous, ont fait le coup de feu à l'extrémité de la Pointe, sous le commandement du curé de Francheville. Quatre des anciens habitants ne sont pas inscrits dans cette liste : trois étaient morts, c'était Damien Bérubé, Jacques Thiboutot et Jacques Miville. Le quatrième, M. de la Bouteillerie, devait avoir été mandé à Québec pour servir sous les ordres de Frontenac pendant le siège.

On ne pourrait s'expliquer autrement comment, en sa qualité d'ancien officier, accoutumé à la guerre, il n'aurait pas pris le commandement à la tête de ses censitaires.

Quelques sauvages ont dû, en toute probabilité, se joindre à l'expédition ; car cette guerre d'embuscade était celle qui convenait le mieux au génie de leur race et à leurs habitudes de chasseurs. On pouvait compter parmi eux : Pierre Oustabany, Gabriel Keskabogouët et Guillaume Méokérinat, qui chassaient dans les environs à cette époque (2).

Il est facile d'imaginer quelles durent être les inquiétudes et les craintes des femmes et des enfants, lorsqu'ils se virent seuls dans les maisons, après le départ des hommes. Si les Bostonnais, dont on voyait les gros navires mouillés au large, venaient à débarquer, on pouvait s'attendre à voir fondre, à la fois, tous les malheurs ; l'incendie des maisons, l'enlèvement des bestiaux, la destruction des récoltes, la captivité et l'exil avec toutes leurs calamités. Les femmes s'empressaient d'emballer les objets les plus précieux pour les emporter dans les bois à l'approche des ennemis. Un bon nombre d'effets avaient dû, même auparavant, avoir été mis en sûreté dans des caches pratiquées sous d'épais taillis. De temps en temps, on s'approchait des fenêtres pour voir si les ennemis n'arrivaient pas. La respiration était arrêtée dans les poitrines en entendant le bruit de la fusillade, au bord de la grève. Chaque détonation pouvait être le coup de mort d'un mari, d'un enfant ou d'un frère.

(1) Le recensement de 1692 n'évalue pas tout-à-fait assez haut la population, mais il nous semble au-dessous de la vérité ; car les registres accusent au-delà du chiffre que nous indiquons.

(2) La Rivière-Québec était un des endroits de la Côte-du-Sud que les aborigènes aimaient à fréquenter : Mgr de St. Vallier en mena, pendant quelque temps, l'intention d'y fonder une mission sauvage. (Archives de Saint-Jean de Québec.)

Aussi, quels durent être le soulagement et la joie générale lorsqu'on vit revenir les vainqueurs tout joyeux et triomphants, lorsqu'on apprit les détails de l'escarmouche, la surprise et la terreur des Bostonnais, en voyant tomber sur eux une grêle de balles qui faisaient un effet meurtrier parmi les rangs, leur embarquement précipité et leur fuite honteuse !

L'abbé de Francheville ne manqua pas d'aller rendre grâce à Dieu dans la chapelle, avec sa petite troupe suivie des femmes et des enfants. L'humble sanctuaire retentit des prières et des cantiques de joie de cette pieuse et brave population ; et le souvenir de cet événement se grava si bien dans les mémoires, qu'il s'est transmis de génération en génération jusqu'à nos jours.

L'abbé H.-R. CASGRAIN.

(A suivre.)

## LES FUSEAUX DE GULDA

“ Grands et très-grands sont les fruits de l'hospitalité.”

I

APRÈS L'ORAGE

Vers la fin d'une journée du mois de juin 1544, un violent orage venait de grossir les torrents et d'ébranler les sapins des montagnes du Hartz. Le tonnerre grondait encore dans le lointain, et sur les sombres nuées commençant à resplendir l'arc-en-ciel.

Dans la maison la plus grande et la plus belle du village d'Annaberg, sept petites filles dont les visages vermeils encadrés de boucles blondes apparaissaient derrière les vitres losangées du rez-de-chaussée, s'écrièrent toutes à la fois :

— Mère, mère, voici l'arc-en-ciel ! permettez-nous d'aller quérir le plat d'or (1).

La mère, qui filait sa quenouille près du berceau de son plus jeune fils, se leva, vint regarder par la fenêtre, et dit gravement :

— Je le veux bien, mais il ne faudra pas aller plus loin que la croix du chemin vert. C'est là que touche l'arc-en-ciel. Mettez vos sabots et partez. Mais vous n'avez pas été très-sages cette semaine. Je doute que vous trouviez le plat d'or.

Elle n'avait pas fini de parler que les sept petites filles étaient déjà chaussées de leurs sabots vernis, et s'élançaient hors du logis, joyeuses comme des oiseaux qui s'échappent d'une cage. D'autres enfants, sortis des maisons voisines, couraient déjà par la campagne, en quête de ce fameux plat d'or que l'arc-en-ciel laisse tomber sur la terre, et qui ne peut être trouvé que par un enfant sage. Ils se dispersaient tous, interrogeant du regard tantôt le ciel, tantôt l'herbe et les feuillages mouillés.

Les filles de Barbe Uttmann étaient accoutumées par leur mère à marcher en troupe serrée, sans dépasser jamais la limite qui leur était prescrite. Elles s'avancèrent sur la route, suivies par une vieille servante flamande, Gertrude, qui avait vu naître leur mère et l'avait suivie lorsque, quittant Nuremberg, sa ville natale, Barbe Etterlein était venue habiter le Harz, avec Conrad Uttmann, son mari. Toutes ces fillettes étaient blondes, jolies, au teint blanc et rose, et leurs petites coiffes de velours noir, leurs robes de drap de Frise brodées sur toutes les coutures, et leurs gorgerettes de toile fine, d'un blanc de neige, témoignaient de l'aisance qui régnait chez leurs parents. Elles babilloient, joyeuses, et n'étaient plus qu'à une portée de flèche de la croix de pierre, lorsqu'à un détour du chemin, l'aînée, Marie-Anna, s'écria en s'arrêtant tout à coup :

— Gertrude ! je vois une femme morte étendue là-bas !

Gertrude, restée en arrière, pressa le pas et aperçut, couchée en travers du chemin, une jeune femme couverte d'une mante noire, et dont les vêtements trempés de pluie attestaient qu'elle avait voyagé pendant l'orage. La bonne Gertrude s'agenouilla près d'elle, ouvrit ses vêtements, prit sa main et s'écria :

— Elle n'est pas morte, elle n'est qu'évanouie. Vite, Marie-Anna, courez demander un peu de kirsch à Walburg !

(1) Dans plusieurs contrées de l'Allemagne, on fait croire aux petits enfants depuis un temps immémorial que l'arc-en-ciel, chaque fois qu'il apparaît, laisse tomber sur la terre un plat d'or.

La chaumière de Walburg n'était qu'à cent pas de la route. Marie-Anna y courut, et revint bientôt accompagnée de la vieille Walburg portant un petit flacon et un verre.

Gertrude, aidée par les enfants, avait relevé à moitié la femme évanouie. Elle la tenait appuyée contre sa poitrine et lui frottait les mains en lui parlant flamand, à la grande surprise des petites filles. Elle parvint à lui faire avaler un peu de kirsch, et l'étrangère, ouvrant les yeux, dit d'une voix faible quelques mots en flamand.

— Ah ! s'écria Gertrude, je ne me trompais pas. Vous êtes Brabançonne. Chère amie, n'ayez pas peur. Nous aurons grand soin de vous. Buvez encore un peu.

— Elle a peut-être faim, dit Walburg. Je vais aller chercher du pain.

— Restez, Walburg, dit Marie-Anna, j'ai encore mon goûter dans ma poche.

— Moi aussi, moi aussi, s'écrièrent les petites sœurs. Et elles offrirent à la voyageuse leurs sept gâteaux au fromage.

La jeune femme les remercia et mangea quelques bouchées. Bientôt elle se releva et essaya de marcher, appuyée au bras de Gertrude, mais ses vêtements mouillés ralentissaient ses mouvements. Elle frissonnait, et, tombant à genoux, se mit à pleurer.

— Comment faire ? se demanda Gertrude ; je voudrais emmener cette pauvre femme à la maison, mais elle ne peut marcher. Restez près d'elle, Walburg, je vais aller chercher de l'aide...

— Faisons mieux, dit Walburg, je vais lui prêter mon âne.

Elle courut mettre le bât et le licol à son vieux âne ; aidée par Gertrude, elle fit monter la Brabançonne sur le pacifique animal, et toute la petite caravane reprit le chemin d'Annaberg.

Pendant ce temps l'arc-en-ciel s'était effacé ; le soleil déclinant ne dorait plus que le sommet des montagnes, et les petites filles avaient complètement oublié le plat d'or.

II

LA CHAMBRE SAINT-JULIEN

Barbe Uttmann accueillit l'étrangère avec bonté. Elle ouvrit la chambre destinée aux hôtes, chambre planchée, munie d'un bon poêle, et où, entre deux grands lits entourés de rideaux en grosse tapisserie, une console de bois sculpté supportait un groupe représentant saint Julien, patron des voyageurs, passant le Christ dans sa barque.

Barbe Uttmann fit allumer un bon feu et chauffa elle-même le lit où la pauvre Brabançonne ne tarda pas à s'endormir, après avoir pris un peu de vin chaud et aromatisé.

Gertrude, ayant soigneusement étendu autour du poêle les vêtements de l'étrangère, et mis près d'elle, à sa demande, la petite valise qu'elle portait, attendit quelques instants, puis, la voyant endormie, alla rejoindre Barbe, qui s'occupait à faire souper Walburg et les enfants. Le long crépuscule d'une soirée d'été finissait, et les servantes commençaient à allumer les lampes.

— Gertrude, dit Barbe à la vieille gouvernante, que pensez-vous que soit cette voyageuse ? Les enfants prétendent qu'elle est votre compatriote !

(La suite au prochain numéro.)

Les Parisiens ont trouvé le moyen de prévenir la perte de leurs mouchoirs au blanchissage : ils font frapper une photographie au centre de cet indispensable article de toilette.